

aux frais de ses nombreux amis. Je m'inscris d'avance au nombre des souscripteurs de l'ouvrage.

Tout à vous, mon cher ami, et de tout mon cœur.

Joséphin SOULARY.

J'ai passé dans le Bugey, les 19 et 20 mai courant, deux de ces journées qui rendent les grillons même poètes, et qui donnent aux poètes l'envie de se faire, comme les grillons, un petit trou sous une motte de terre, le long d'un sillon d'avoine, ou sous un buisson de prunellier sauvage, entre un lièvre songeur et une perdrix couveuse.

A M. JOSEPHIN SOULARY, A LYON.

Monsieur et cher poète,

Vous me demandez de compléter, en ce qui m'est personnel, les éléments que le directeur de la *Revue du Lyonnais* va recueillir de toutes parts pour compléter, autant que possible, l'article biographique qu'il veut et doit consacrer à M. Michel.

J'ai trop peu vu et trop tard connu ce cher et brave homme pour que je puisse vous donner sur son compte beaucoup de renseignements. C'est depuis deux ans seulement que j'avais eu le plaisir et l'honneur de faire sa connaissance. Il ne faisait que passer par Avignon tous les six mois, et les deux dernières fois que je l'y ai vu, il n'y a pas fait un long séjour; la dernière fois surtout je n'ai fait, pour ainsi dire, que l'entrevoir : il se rendait précipitamment à Lyon, tourmenté qu'il était par le mal qui nous l'a ravi.

J'ai de lui beaucoup de vers français qui datent du commencement de notre amitié, ébauches faciles, distractions qu'il se procurait tous les jours, dans un séjour d'un mois qu'il fit, cette fois, à Avignon. Tous les jours il *abattait* une pièce, une épître, un conte, une historiette, que sais-je? pages sans prétention aucune, *Musa pedestris*. Pages qu'il écrivait, disait-il, par besoin d'écrire. Il m'avouait en effet qu'il obéissait comme à une irrésistible démangeaison poétique : il était obligé de faire des vers comme il était obligé de dîner. Et c'était fort gai. Quand les sujets lui manquaient, il venait m'en demander; et c'est ainsi qu'il a arrangé à sa façon quelques uns de mes contes : *Le bon Dieu et saint Pierre*, *Maître Colas et ses trois fils*, etc. Il partait de chez moi, à midi, n'ayant que le titre et le sujet de sa pièce, et il revenait, le soir, sa pièce terminée dans une promenade autour de nos vieux remparts, ou dans l'île de la Barthelasse, dont il aimait les beaux ombrages. Et c'était écrit d'un seul jet, sans rature, c'était plein d'aimable négligence, de verve prime-sautière, de ce bon esprit du vieux temps, qui se fait si rare, de ce sel gaulois, que tant recherchent et que si peu retrouvent.

A cette époque, comme tous les jours, M. Michel était forcé d'abattre une pièce, il était pareillement forcé d'écrire une longue lettre, bien serrée et toute pleine de gazouillements, à son ami M. Hugon, qui l'a devancé dans la tombe, ami dont il m'a tant parlé et avec tant d'enthousiasme, ami dont la mort a, croyons-nous, hâté la sienne. J'ai revu M. Michel après la mort de M. Hugon : ce n'était plus le même homme. Le ver rongeur était dans le fruit! Le fruit est tombé. Depuis cette mort, plus de vers coulants, plus de prose riante. Je donnais à notre poète, pour le distraire, de jolis sujets qui ne le tentaient plus et qu'il ne traitait pas. Plus d'Hugon, parlant plus de joie. J'augurai mal de ce silence, de ce besoin de rimer qui ne se faisait plus sentir, de cette gaieté si douce évanouie, dont je ne pouvais saisir de loin en loin que quelques éclairs, vrais éclairs! qui, en mars dernier, ne laissaient pas de m'inquiéter.

Une des plus touchantes préoccupations de cette belle âme, c'est la sollicitude, c'est l'amour, en quelque sorte paternel! dont M. Michel en-